

Les migrations : une constante de l'histoire de l'humanité

Migrations: a constant in the human species

LOURYAN S.

Laboratoire d'Anatomie, Biomécanique et Organogénèse, Faculté de Médecine,
Université libre de Bruxelles (ULB)

RÉSUMÉ

Au cours de l'histoire de l'humanité, les migrations ont constitué un processus constant depuis l'apparition de l'*Homo sapiens* en Afrique et sa conquête de l'Europe jusqu'aux processus historiques bien documentés. Les données de l'anthropologie et de la génétique convergent actuellement pour fournir un tableau cohérent des mouvements migratoires, qui tend clairement à infirmer toute prétention à l'homogénéité et à la pureté génétique de chaque population actuelle. La connaissance de ces processus s'avère capitale si on veut d'une part connaître l'histoire de l'humanité, mais aussi si l'on souhaite aborder la problématique des mutations actuelles avec tout l'esprit critique et scientifique souhaité.

Rev Med Brux 2024; 45 : 667-670

Mots-clés : humanité, histoire, migrations, anthropologie, génétique

ABSTRACT

Throughout human history, migration has been a constant process from the appearance of *Homo sapiens* in Africa and his conquest of Europe to well-documented historical processes. Anthropological and genetic data are converging to provide a coherent picture of migratory movements, which tends to invalidate any claim to each current population's homogeneity and genetic purity. Knowledge of these processes is vital if we are to understand the history of humankind, but also if we are to approach the problem of current mutations with the desired critical and scientific spirit.

Rev Med Brux 2024; 45: 667-670

Key words: humankind, history, migrations, anthropology, genetics

INTRODUCTION

La question migratoire sort périodiquement du champ scientifique pour devenir de plus en plus un sujet politique et singulièrement électoral.

La question est certes complexe et les propos simplistes ou idéologiques ne sont pas de nature et loin s'en faut, à éclaircir le débat. Selon qu'on privilégie l'angoisse du « choc des cultures » ou l'opportunité d'obvier une démographie en voie de réduction et la nécessité de pallier un manque de main-d'œuvre, les opinions s'opposent violemment et les réalités scientifiques sont malheureusement de peu de poids au sein d'un débat fortement dépourvu de rationalité. A titre d'exemple des aberrations qui dominent l'actualité, le concept de « grand remplacement », dont le démographe Hervé Le Bras a dénoncé l'inanité à l'aide de données quantitatives vérifiables¹.

Cependant, le phénomène migratoire a toujours constitué une caractéristique de l'espèce humaine.

Déjà, dans les années 1950, l'illustre historien Lucien Febvre (1878-1956), dans un ouvrage commandé par l'UNESCO qui ne fut jamais diffusé jusqu'à ce qu'on en retrouve récemment le manuscrit qui ne fut donc publié que bien plus tard, avait expliqué « nous sommes tous des sang-mêlés », que ce soit du point de vue des populations ou de celui de la culture². La lecture de cet ouvrage, rédigé dans un langage simple et destiné à des jeunes lycéens, eût permis à certains présidents de la République française d'éviter de se ridiculiser en brandissant le slogan de « l'identité française », concept creux que d'aucuns font remonter... aux Gaulois !

En même temps que le microcosme politique, aidé par les réseaux sociaux, émet de telles sornettes, fécondée par tous les champs de la recherche scientifique, l'évidence de la permanence historique du phénomène migratoire se donne progressivement à

connaître. Les travaux historiques, archéologiques, génétiques, linguistiques et anthropologiques contribuent à l'établissement de synthèses sur la question qui, hélas, semblent encore incapables de nuancer les poncifs dont se délectent les faiseurs d'opinions de tout poil.

Parmi les savants les plus actifs qui tentent de diffuser l'état de la question, il faut citer l'archéologue français Jean-Paul Demoule³⁻⁵. Il identifie ainsi cinq constantes des processus migratoires : la démographie, la violence, le métissage, la figure du « bouc émissaire » et enfin la capacité malgré tout à « faire société ». On peut ajouter à ces invariants la notion de « curiosité » mise en avant par le préhistorien belge Marcel Otte⁵ à propos des migrations paléolithiques.

Sans vouloir entrer dans des considérations trop sociologiques, et en se confinant dans le champ biologique, on signalera que le lectorat médical est bien placé pour comprendre l'intérêt des mélanges et les inconvénients de l'endogamie. Le mélange des génomes apporte diversité et variabilité et évite que certaines tares ou maladies ne présentent de trop grandes fréquences au sein des populations, n'en déplaise aux ignorants qui de nos jours vantent encore les mérites d'une certaine « pureté » ethnique (pour ne pas dire raciale ; nous avons démontré antérieurement l'inanité de ce concept dans l'espèce humaine⁶).

La Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire, en association avec le Collège Belgique, a organisé en mai 2023 un colloque consacré aux « nouveaux regards sur les migrations anciennes »¹, durant lequel les nouveaux apports innovants de l'archéologie, de la géochimie et de la génétique ont été discutés dans le cadre de quelques questions concrètes⁵.

Il nous paraît intéressant, non point de nous attarder ici sur la nature de ces différents outils, mais de dégager, pour un lectorat curieux, certains grands processus migratoires du passé dont la connaissance peut permettre d'en dégager l'universalité et de relativiser les phénomènes constatés aujourd'hui.

Il faut cependant bien comprendre préalablement que la connaissance de ces mouvements résulte de synthèses transdisciplinaires de données issues des sciences historiques et linguistiques, de la pratique de l'archéologie et des analyses génétiques. En ce qui concerne cette dernière discipline, les progrès des récentes décennies ont été exponentiels. Depuis les années 1990 et les travaux pionniers de Cavalli-Sforza⁷⁻⁹, le génome humain a été décrypté et l'étude de l'ADN nucléaire et mitochondrial, ainsi que du chromosome Y, des populations anciennes a connu des progrès fulgurants grâce aux méthodes de séquençage. L'analyse des microvariants de l'ADN a offert des outils très fiables aux généticiens lorsqu'ils cherchent à dégager des affinités entre populations^{10,11}. Par ailleurs, l'application des outils mathématiques utilisés en génétique des popula-

tions à la question des langues a récemment permis de dégager une sorte d'arbre phylogénétique linguistique qui apparaît cohérent avec les données archéologiques¹⁰.

C'est dire l'intérêt de l'approche interdisciplinaire, devenue la règle en anthropologie, mais hélas trop négligée dans un grand nombre d'autres domaines, dont hélas en médecine ou même dans nos enseignements.

L'ORIGINE AFRICAINE

Il est bien connu que l'ancêtre commun du genre *Homo*, *Homo Ergaster* (ou *Erectus*) est apparu en Afrique il y a un peu moins de 2 millions d'années (à partir de certains Australopithèques et vie *Homo Habilis*) et qu'à partir de ce continent il a essaimé en direction de l'Eurasie⁶.

- D'abord via le groupe néandertalien dont l'existence est attestée dès 230.000 ans et qui fut présent en Afrique, au Proche-Orient et en Europe, et ce jusqu'à la période récente d'environ 40.000 ans ;
- Ensuite en générant l'*Homo Sapiens* archaïque vers 300.000 ans, dont les descendants (l'homme anatomiquement moderne) sont arrivés en Europe vers 50.000 ans et se sont d'ailleurs hybridés avec les néandertaliens (les populations eurasiatiques possèdent 2% d'ADN néandertalien) qui ont disparu vers 40.000 ansⁱⁱ. L'homme moderne s'est disséminé ensuite sur l'ensemble du globe ; la colonisation de l'Amérique étant la plus tardive, vers 25.000 ans.

Les nouveaux arrivants, dont la génétique a démontré qu'ils avaient la peau sombre et les yeux bleus, ont envahi l'Europe par deux vagues successives et y ont constitué la première population d'hommes « modernes » appelée « les chasseurs-cueilleurs »¹⁰.

Nous n'approfondirons pas ici la question de la population dénisovienne, mieux connue par la génétique que par l'anthropologie physique, issue également du rameau initial et qui se serait hybridée à la fois avec les néandertaliens et avec l'homme moderne, conférant à certaines populations asiatiques la résistance aux hautes altitudes.

LA MIGRATION NÉOLITHIQUE

L'enseignement secondaire nous a appris que l'agriculture était née au Proche-Orient, dans le croissant fertile. C'est ainsi qu'une migration de grande envergure, dite néolithique, s'est opérée à partir de cette zone géographique ; les migrants sont apparus en Europe vers 7.000 ans : ils avaient la peau claire. Ils se sont imposés un peu partout par rapport à la population des « chasseurs-cueilleurs », avec un mélange génétique manifeste. Ainsi, ils ont pénétré largement dans les contrées les plus reculées d'Europe, avec

(i) Les vidéos des interventions peuvent être consultées ici : <https://www.youtube.com/watch?v=Q7SiKixHgE>

(ii) Contrairement à ce que l'on croit, les Néandertaliens n'ont pas été décimés par l'arrivée de Sapiens. Leur disparition est une question qui interroge leur adaptation à un climat changeant, leur effectif très réduit et dispersé et leur variabilité génétique réduite.

leur culture dite « rubanée », appelée ainsi en raison de la décoration particulière de leurs vases¹⁰⁻¹².

LA CULTURE YAMNA OU DES « KOURGANES »

Une nouvelle vague de migration survint vers 4.000 ans en provenance d'Anatolie. Il s'agit d'un peuple identifié comme « la culture Yamna », caractérisé par l'usage de la céramique cordée. On parle aussi du peuple des kourganes en allusion aux tumuli funéraires caractéristiques de cette culture. Là aussi, le scénario de cette migration a pu être élaboré par la confrontation des preuves archéologiques avec la paléo-génomique^{3,6,11,13}.

LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES : THÈSE, AN-TITHÈSE ET SYNTHÈSE

Si plus personne actuellement, à part quelques suprémacistes blancs à la recherche des « Aryens »⁶, n'adhère désormais au mythe d'un hypothétique peuple indo-européen, il n'en demeure pas moins que l'écrasante majorité des langues pratiquées actuellement en Europe dérivent d'un fonds commun appelé « indo-européen ». Ceci à l'exception de certains langages marginaux tels que le basque. La langue qui est actuellement la plus proche du proto indo-européen est le sanskrit indien, mais il s'agit d'une langue dérivée, non l'idiome original³.

De nombreuses théories ont tenté de retracer l'origine des langues indo-européennes (et l'éventuelle population qui y serait associée). Ainsi Sir Colin Renfrew considèrerait-il que ce peuple correspondrait à la population associée à la grande migration néolithique qui s'est opérée vers 7.000 ans¹⁴. Une théorie concurrente eût voulu qu'il s'agisse du peuple des Kourganes, venu d'Anatolie (théorie de Marija Gimbutas)³. L'application à la linguistique des algorithmes utilisés en génétique des populations préconise en fait un modèle qui concilie les deux hypothèses précédentes. Ainsi, le proto indo-européen serait apparu en Anatolie il y a environ 8.000 ans, suite aux migrations néolithiques. Il se serait disséminé en Europe vers 3.600 ans via la culture Yamna à la faveur du deuxième mouvement migratoire et en même temps serait arrivé en Inde pour générer le proto-sanskrit¹¹. Les populations basques, dont l'ADN démontre leur origine parmi les « néolithiques » aurait conservé un langage propre. Il demeure encore à faire la part des choses entre l'effet des migrations et celui de la simple diffusion culturelle.

SUR LES AUTRES CONTINENTS

Les autres continents n'ont pas échappé aux phénomènes massifs de migration. Ainsi, en Afrique, la population de chasseurs-cueilleurs Khoïsan (les anciens Bochimans ou Hottentots), qui s'est séparée des autres groupes humains il y a environ 300.000 ans, s'est confrontée à une migration des peuples d'origine bantoue, qui ont apporté leur langage et la maîtrise de l'agriculture et du travail du fer, acquises

il y a environ 5.000 ans¹⁰. Nous ne nous attarderons pas sur les multiples migrations très complexes qui ont concerné les populations d'Asie, mongoles ou autres. Enfin, à l'aide d'embarcations, certaines populations ont abordé des contrées insulaires pour s'y établir. N'y a-t-il pas là un rapprochement à faire avec les frêles esquifs qui débarquent actuellement en Italie ou dans les îles grecques ?

ET APRÈS ?

Là aussi, l'enseignement secondaire nous a familiarisés (en principe !) avec les différentes vagues migratoires historiques : invasions dites « barbares », déplacement des Francs, invasions successives des îles britanniques par les Romains, les Germains (Angles, Saxons, Pictes, Gaëls) mais aussi par les Calédoniens (venus d'Ecosse), les Vikings et les Normands (de Normandie, les futurs « Anglo-Normands » !). On connaît aussi le déplacement des Philistins venus de la Mer Egée en Palestine et leurs raids en Egypte sous le nom de « peuple de la mer »⁴.

L'espace méditerranéen offre un bel exemple de phénomènes migratoire. Sans nous attarder sur l'expansion de l'empire romain avec ses processus d'assimilation des peuples conquis, il faut mentionner aussi les déplacements des populations venues d'Arabie et de Turquie, pour lesquels, selon les aires concernées, il importe de différencier les déplacements réels de populations des influences culturelles. A titre d'exemple, l'Egypte a assimilé la culture arabe mais n'a pas fait l'objet d'une véritable occupation¹⁵.

EN GUISE DE CONCLUSION : HOMO MIGRANS

Comme on le voit, déplacements et migrations constituent le propre de l'espèce humaine et la notion d'« unité nationale » est un leurre politique et une escroquerie intellectuelle plus qu'une réalité historique, d'autant que la notion d'« état nation » est relativement récente dans l'histoire. Même au Moyen Âge, il n'en était pas question. Des contrées comme la France et l'Allemagne n'étaient que des conglomérats de petits royaumes, duchés et comtés, et les territoires contrôlés par le suzerain, roi ou empereur, se limitaient à leurs possessions propres. Comme on le voit, le nationalisme repose sur des mythes reconstruits par ceux qui ignorent tout de l'histoire réelle.

Nos populations européennes sont génétiquement composées d'un patrimoine génétique issu de nombreuses migrations. L'espèce humaine est née en Afrique ; des populations du Proche-Orient ensuite, en provenance des steppes d'Anatolie, ont fondé l'essentiel de notre patrimoine biologique et culturel.

Considérer que le phénomène migratoire constitue une menace à la fois génétique et culturelle constitue un non-sens scientifique.

Toutefois, il ne faut pas négliger évidemment le fait que la confrontation de patrimoines culturels très dissemblables peut s'accompagner de certaines diffi-

cultés et d'inévitables conflits, dont l'histoire nous donne de nombreux exemples. La culture propre de nos pays occidentaux, acquis à l'universalisme hérité des Lumières et à la sécularisation de la société, ne s'accommode de menaces à son intégrité, ce qui implique bien entendu de veiller sans faille à ce qui constitue le propre de nos valeurs de tolérance, de rationalité et de laïcité.

Certaines menaces nouvelles se font actuellement connaître sous la forme du « racialisme », véhiculé par la pensée « woke ». Cette tendance réhabilite de manière irrationnelle le concept de race, qui n'a aucun fondement biologique¹⁶ ⁱⁱⁱ, en prônant la nécessité d'offrir réparation à ceux qui furent « racialisés ». En fait, ce débat stérile ne tourne qu'autour de la couleur de la peau, dont on sait qu'elle est simplement asso-

ciée à l'ensoleillement de la région d'origine (protection contre les UV). Nous avons vu d'ailleurs que les premiers *Homo sapiens* venus en Europe à partir du continent africain avaient la peau sombre. La nécessité de synthétiser la vitamine D dans des contrées peu ensoleillées a entraîné progressivement un palisement des téguments par un processus de mutations adaptatives.

Ce nouveau débat est donc scientifiquement infondé et génère des conséquences totalement contre-productives et rationnellement aberrantes.

Il en va de cette problématique comme du reste : la nécessité d'introduire dans l'enseignement obligatoire davantage d'anthropologie et d'histoire des longues durées. Cela reste avant tout une question d'éducation.

BIBLIOGRAPHIE

1. Le Bras H. Il n'y a pas de grand remplacement. Paris:Grasset;2022:138 p.
2. Febvre L, Crouzet F. Nous sommes tous des sang-mêlés. Paris:Albin Michel;2012:392 p.
3. Demoule JP. Mais où sont passés les indo-européens? Le mythe d'origine de l'Occident. Paris:Seuil;2014:399 p.
4. Demoule JP. Homo migrans. De la sortie d'Afrique au grand confinement. Paris:Payot;2022:424 p.
5. Louryan S, Demoule JP, Snoeck C, Vandeveld S, Martin F, Bon C, Otte M. Nouveaux regards sur les migrations anciennes : archéologie, géochimie et génétique. *Anthropologica et Praehistorica*. 2023;133, <https://doi.org/10.57937/ap.2023.015>.
6. Louryan S. L'homme : origine, unicité, diversité. Bruxelles:Académie royale de Belgique;2019:102 p.
7. Cavalli-Sforza L, Cavalli-Sforza F. Qui sommes-nous? Une histoire de la diversité humaine. Paris:Flammarion;1994:386 p.
8. Cavalli-Sforza L. Gènes, peuples et langues. Paris:Odile Jacob;1996:322 p.
9. Cavalli-Sforza L. L'aventure de l'espèce humaine. De la génétique des populations à l'évolution culturelle. Paris:Odile Jacob;2011:157 p.
10. Quintana-Murci L. Le peuple des humains. Sur les traces des migrations, métissages et adaptations. Paris:Odile Jacob;2021:331 p.
11. Krause J, Trappe T. Le voyage de nos gènes. Comment les migrations ont fait de nous ce que nous sommes. Paris:Odile Jacob;2022:283 p.
12. Renfrew C. Les origines de l'Europe. Paris:Flammarion;1979:324 p.
13. Narasimhan VM, Patterson N, Moorjani P et al. The formation of human populations in south and central Asia. *Science*. 2019;365, eaat74867.
14. Renfrew C. L'énigme indo-européenne. Archéologie et langage. Paris:Flammarion;1990:399 p.
15. Braudel F, Duby G. La méditerranée. Les hommes et l'héritage. Paris;1986,Flammarion:217 p.
16. Louryan S. Les races humaines : histoire d'une imposture. *Rev Med Brux*. 2014;36:179-83.

Travail reçu le 11 janvier 2024 ; accepté dans sa version définitive le 22 janvier 2024.

AUTEUR CORRESPONDANT :

S. LOURYAN

Faculté de Médecine, Université libre de Bruxelles (ULB)
Laboratoire d'Anatomie, Biomécanique et Organogénèse
Route de Lennik, 808 / CP 619 – 1070 Bruxelles
E-mail : stephane.louryan@ulb.be

(iii) On sait actuellement que 85% des variations génétiques sont observées au sein d'une population et non entre les populations. On signalera aussi que c'est sur le continent africain que la variabilité actuelle est la plus grande¹⁰.